



HAL
open science

Benveniste en Amérique

Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

Chloé Laplantine. Benveniste en Amérique. Arnaud Bernadet; Olivier Kachler; Chloé Laplantine. L'Utopie de l'art, Mélanges offerts à Gérard Dessons, Editions Garnier, pp.61-70, 2020, 10.15122/isbn.978-2-406-08963-6.p.0061 . hal-02869434

HAL Id: hal-02869434

<https://hal.science/hal-02869434v1>

Submitted on 16 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BENVENISTE EN AMÉRIQUE

Les vieux hommes devraient être explorateurs.
Ici et maintenant n'importent pas.
Il nous faut toujours avancer
vers une autre intensité
pour une union nouvelle, une communion plus parfaite,
à travers le froid sombre, la désolation vide,
le cri des vagues, le cri du vent, les vastes eaux,
du pétrel et du marsouin.
Dans ma fin est mon commencement¹.

Dans les archives de Benveniste, on trouve une longue tentative de traduction des *Four Quartets* de T.S. Eliot qui date probablement de 1947 (la traduction française de Pierre Leyris date de 1950, celle de Claude Vigée écrite en exil aux États-Unis, et publiée seulement en 1992, date de 1944). Ces *Four Quartets* sont de longs poèmes sur le temps et l'âge, à la tonalité assez grave, écrits pour trois d'entre eux durant la guerre en Angleterre ; le premier poème, le plus ancien (1936), *Burnt Norton* s'ouvre ainsi : *Time present and time past / Are both perhaps present in time future, / And time future contained in time past.* – « Le temps présent et le temps passé / sont peut-être tous deux présents dans le temps futur/ et le temps futur contenu dans le temps passé » (traduction de Benveniste). Ces poèmes développent une pensée de l'inachèvement (*And so each venture / Is a new beginning, a raid on the inarticulate [...] For us, there is only the trying. The rest is not our business [...] In my end is my beginning*) qu'on peut vouloir faire résonner chez Benveniste avec le travail de définition du temps linguistique (« le présent est proprement la source du temps² »), l'analyse du temps chez Baudelaire (où le vers du *Parfum* « Dans le présent le passé restauré » sert à de nombreuses reprises de motif), ou encore ses éclaircissements sur des notions dynamiques tel *ῥυθμός* (« la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide³ ») ou *αἰών* (« force une et double, transitoire et permanente, s'épuisant et renaissant au cours des générations, s'abolissant dans son renouvellement et subsistant à jamais par sa finitude toujours recommencée⁴ »).

Dans ses manuscrits sur « la langue de Baudelaire », il est intéressant de remarquer que les quelques références externes que donne Benveniste sont presque toutes d'écrivains de langues anglaise : du côté américain, un poète (William Carlos Williams⁵), et du côté anglais, deux poètes (Gerard Manley Hopkins⁶ et Thomas Gray⁷), un critique littéraire et poète (W. Empson⁸), un

¹ Manuscrit d'Émile Benveniste conservé aux archives du Collège de France (Fonds Émile Benveniste). Traduction de la fin du poème *East Coker* de T.S. Eliot.

² « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 83.

³ Voir Émile Benveniste, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 333.

⁴ Voir Émile Benveniste, « Expression indo-européenne de l'"éternité" » (1937), repris dans *Langues, cultures, religions*, édition de C. Laplantine et G.-J. Pinault, Limoges, Lambert-Lucas, 2015, p. 94.

⁵ Benveniste fait référence à un passage de *Paterson* (1946-1958) : « La poésie est un langage chargé d'émotion. Des mots organisés rythmiquement » (*Baudelaire*, édition de C. Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 300, ms. 17, f°17 / f°138, et p.650, ms. 22, f°56 / f°308).

⁶ Benveniste s'intéresse à la notion d'*inscape* chez Hopkins, « une expression ressentie comme unique » ; « Le poète qui a le mieux ressenti cela est Gerard Manley Hopkins avec ce qu'il appelle *inscape* la forme individuelle des choses que le poète perçoit et l'*inscape* de la langue qui est poésie ». (*Baudelaire*, édition citée, p. 534, ms. 21, f°42 / f°250). Voir aussi, p. 720 (ms. 23, f°19 / f°342).

⁷ Benveniste note que les deux tercets qui terminent *Le Guignon* sont une traduction libre d'un passage de *Elegy written in a country church-yard* (1751) de Thomas Gray. (*Baudelaire*, p. 118, ms. 10, f°14, f°47).

⁸ William Empson, *Seven Types of Ambiguity*, New York, 1964 (théorie générale du rôle de l'ambiguïté en poésie). L'ouvrage date de 1930, il est révisé en 1947. Émile Benveniste, *Baudelaire*, édition citée, p. 44 (ms. 7, f°5 / f°10).

philosophe (A. Whitehead¹), ainsi qu'une référence à *King Lear* : « *Ripeness is all* ». Ces références témoignent d'une connaissance de travaux poétiques ou critiques écrits en langue anglaise, c'est-à-dire d'une ouverture d'esprit au-delà de la culture française et peut-être d'un éveil particulier suscité par « la culture anglophone ».

Il semble que Benveniste n'a pas développé le même type de liens avec l'Angleterre qu'avec l'Amérique du Nord – qui sera pour lui un terrain d'aventure, – quoique les travaux britanniques soient bien sûr présents et discutés dans son œuvre de linguistique générale : on peut noter par exemple la traduction qu'il donne lui-même, à la fin de « L'appareil formel de l'énonciation », d'un long passage de B. Malinowski concernant la « communication phatique³ » ; l'article qu'il consacre à l'école d'Oxford, où il discute le travail de J. L. Austin sur les performatifs ; ou encore l'invitation de J.R. Firth et S. Ullmann (hongrois de naissance) à participer à la « Conférence européenne de sémantique » qu'il organise à Nice en 1950.

L'intérêt grandissant de Benveniste pour la linguistique américaine et de manière spécifique pour la description des langues d'Amérique du Nord, est lié à un contexte historique particulier qui est celui de l'après-guerre. L'exil, pendant la guerre, d'intellectuels européens aux États-Unis (soutenu par les fondations philanthropiques américaines⁴) avait permis d'établir des liens, une présence des chercheurs européens, et un climat nouveau de dialogue. À l'École Libre des Hautes Études de New York (inaugurée en 1942) se trouvent ainsi à enseigner côte à côte parmi d'autres Gustave Cohen, Roman Jakobson, Claude Lévi-Strauss, Alfred Métraux, Denis de Rougemont, Jean Wahl, Alexandre Koyré, Raymond de Saussure, André Spire. C'est notamment là que Jakobson donne ses leçons sur « le son et le sens » auxquelles Lévi-Strauss assiste, de là également que date leur amitié qui les mènera à l'écriture conjointe de l'article sur *Les Chats* de Baudelaire. L'article sera relu par Benveniste avant sa parution en 1962 dans *L'Homme* ; il résulte de cette lecture un commentaire publié en note de bas de page concernant la vie hors du monde des « amoureux fervents » et des « savants austères⁵ ». Il paraît probable que cet article, qui découpe le poème de Baudelaire avec les catégories de la linguistique de la langue ordinaire, a eu un rôle déclencheur dans le travail entrepris par Benveniste sur « la langue de Baudelaire » en 1967, et qui constitue sans doute pour une part une réponse à l'analyse du poème proposée par Jakobson et Lévi-Strauss : « une approche consiste à partir de la pièce de vers comme d'une donnée, de la décrire, de la démonter comme un objet⁶ ». De cette époque date aussi la naissance de la revue du Cercle linguistique de New York, *Word* (1945), où paraît l'article de Lévi-Strauss, « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », et à laquelle Benveniste est également

¹ Référence à un long passage (retranscrit) de Alfred Whitehead, *Symbolism: its meaning and effect* (1927) concernant le symbolisme et les mots en poésie. (Baudelaire, p. 462, ms. 21, f°6, f°214). On trouve par ailleurs ce même passage traduit par Benveniste au milieu de ces notes sur les langues et cultures de la côte Pacifique Nord-Ouest.

² Baudelaire, p. 306 (17, f°20, f°141). La phrase se trouve à l'acte II, scène 5.

³ Il s'agit du texte « *The Problem of Meaning in Primitive Languages* » publié en supplément dans l'ouvrage de C.K. Ogden et I.A. Richards *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism* (1923).

⁴ Dans les archives de la Rockefeller Foundation, on trouve trace du nom de Benveniste comme ayant été proposé en 1941 pour être accueilli aux États-Unis en tant que réfugié. Benveniste était alors dans un camp de prisonnier d'où il parviendra à s'échapper pour rejoindre la Suisse.

⁵ Benveniste, qui appartenait au comité de lecture de la revue *L'Homme*, envoi à Lévi-Strauss 5 « remarques » concernant l'article sur *Les Chats*. Le document est consultable dans le fonds Lévi-Strauss, à la BnF, sous la cote NAF 28150 (66). Benveniste relève une variante du poème dans l'édition du Corsaire, « l'Erèbe les eût pris ... s'il pouvait ... » ; il indique un « système interne » de la rime en demi-vers ; il s'interroge sur l'utilisation isolée de la notion de « ligne » plutôt que celle de « vers » ; il questionne un « flottement » concernant le statut d'animé ou d'inanimé donné à l'Erèbe dans l'article, et suggère d'inventer un genre « spécial » pour les êtres mythiques. Enfin, il fait une remarque concernant la « mûre saison ». Voici cette remarque (elle est reformulée dans l'article publié) : « Un motif n'est pas relevé dans cette analyse, c'est celui de la « mûre saison ». Il m'a toujours paru significatif : de Baudelaire dans sa notion de la beauté, et de ce sonnet. La « mûre saison » est médiatrice entre « amoureux fervents » et « savants austères » : c'est dans leur mûre saison qu'ils se rejoignent, pour s'identifier « également » aux chats. Car rester « amoureux fervents » jusque dans la « mûre saison » signifie déjà qu'on est hors de la vie commune, tout comme sont les « savants austères » par vocation. La situation initiale du sonnet est celle de la vie hors du monde (néanmoins la vie souterraine est refusée) et elle se développe, transférée aux chats, de la réclusion frileuse vers les grandes solitudes étoilées où science et volupté sont rêve sans fin ». On trouve le détail de l'écriture de cet article dans la correspondance Jakobson/Lévi-Strauss qui vient d'être éditée. Voir Roman Jakobson & Claude Lévi-Strauss. *Correspondance. 1942-1982*, édition de Emmanuelle Loyer et Patrice Maniglier, Paris, Seuil, 2018, p. 209-260.

⁶ Baudelaire, p. 186 (ms. 14, f°2 / f°81).

lié dès sa fondation ; c'est dans ce journal que paraît son premier article sur une langue américaine : « La négation en Yuchi¹ » (1950). La même année, Lévi-Strauss met Benveniste en relation avec la Rockefeller Foundation [RF], qui subventionnera trois de ses projets : un séjour d'enseignement en 1950, l'organisation de la « Conférence européenne de sémantique » en 1951, et deux missions sur la côte Nord-Ouest américaine en 1952 et 1953.

Une autre personnalité avec qui Benveniste est en contact, et dont le passage aux États-Unis est notable, est Jean Wahl. À l'École Libre de New York et à Mount Holyoke College (Massachusetts) il enseigne l'histoire de la philosophie européenne et américaine², et il est l'un des organisateurs des Entretiens de Pontigny à Mount Holyoke où se rencontrent durant les étés 1942, 1943 et 1944 des intellectuels et des artistes (poètes, peintres, musiciens) européens et américains³. Jean Wahl est aussi un passeur et traducteur de poésie et de philosophie américaines ; depuis New-York il organise un numéro spécial de la revue *Fontaine* consacré aux *Écrivains et poètes américains* qui paraît en 1943 à Alger ; il s'agit d'une anthologie de poésie contemporaine⁴, avec des préfaces de Jean Wahl, André Gide, Julien Green, Denis de Rougemont. Pour ce qui concerne T.S. Eliot que Benveniste traduit apparemment plus ou moins à la même époque, on trouve dans ce volume une traduction de son essai « *The Music of Poetry* », et du début des *Dry Salvages* (un des poèmes des *Four Quartets*). Émile Benveniste participe au second numéro de la revue *Deucalion, Cahiers de philosophie* que dirige Jean Wahl (publié en 1947 par les Éditions de la revue *Fontaine*), avec un texte concernant l'institution du jeu (*ludus / jocus*) : « Le jeu comme structure⁵ ». On trouve dans ce numéro, entre autres, des textes de A. Arendt, G. Bataille, B. Fondane, B. Groethuysen, E. Lévinas, W. Stevens. Benveniste a fréquenté avant la guerre certains cercles philosophiques et littéraires, ce dont témoignent notamment sa signature au sein du groupe « Philosophies⁶ » du manifeste « La révolution d'abord et toujours ! » contre la guerre du Rif, ou encore certains textes tels son compte rendu sur *Les Cahiers de Malte* de Rilke, le texte de « L'eau virile » qui paraît dans la revue surréaliste *Pierre à feu*, des références ponctuelles dans ses travaux scientifiques à des philosophes (Hegel, Nietzsche) ou des poètes. Il est possible que Jean Wahl, qui a été très actif à la fois dans l'enseignement et l'édition en philosophie et en littérature, ait été, parmi d'autres, une figure importante dans le parcours de Benveniste, notamment en ce qui concerne son ouverture vers la poésie et la philosophie anglophones.

Dans les archives de Benveniste, on trouve une affiche de Rita Hayworth, symbole féminin du cinéma américain des années 1940, affiche peut-être ramenée d'un de ses voyages aux États-Unis au début des années 1950. Image lumineuse de l'Amérique, image d'une époque.

Une « semence de clarté⁷ » qui éclot en Amérique (issue de la rencontre des laboratoires européen et américain), c'est pour Benveniste le travail de Franz Boas pour éveiller les linguistes, les ethnologues etc., à la nécessité d'un décentrement, qui passe par une prise de conscience de son propre regard, afin d'éviter le plus possible la projection de catégories qui obscurcissent l'analyse d'objets spécifiques. Boas explique ainsi son projet d'une « grammaire analytique » à un de ses collaborateurs du *Handbook of American Indian Languages* : « *It is my endeavor to have all these sketches of grammar purely analytical; that is to say to keep out the point of view of Indo-European languages as*

¹ Émile Benveniste, « La négation en Yuchi », *Word, Journal of the Linguistic Circle of New York*, n°6, 1950, p. 99-105. Repris dans *Langues, cultures, religions*, édition citée, p. 217-224.

² Un de ses cours de l'année 1942-43 à l'ELHE porte le titre « Histoire et solutions des problèmes métaphysique dans la philosophie des États-Unis d'Amérique ». Il avait par ailleurs consacré sa thèse en 1920 aux philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique.

³ On peut notamment citer les noms de Marianne Moore, Roger Sessions, ou Wallace Stevens.

⁴ Le numéro est composé aux États-Unis, et les traducteurs, en dehors de Jean Wahl (qui traduit la majorité des textes), sont pour la plupart des philosophes, écrivains, critiques d'art réfugiés. On trouve parmi les traducteurs Marguerite Yourcenar.

⁵ Voir Chloé Laplantine et Georges-Jean Pinault, « Introduction » à Émile Benveniste, *Langues, cultures, religions*, édition citée, p. XXXIX-XLI.

⁶ Collectif fondé par Pierre Morhange autour de la revue *Philosophies*. Le compte rendu de Benveniste sur Rilke est publié dans le premier numéro de la revue, en 1924.

⁷ Benveniste utilise cette expression pour parler de l'enseignement de Saussure (*Problèmes de linguistique générale*, t. I, édition citée, p.45).

*thoroughly as possible*¹). Dans un des entretiens qu'il donne en 1968, Benveniste voit dans les prises de positions de Boas (entre autres) l'impulsion d'un tournant dans les discussions à propos du langage et des langues : « Vers 1900, des hommes, et tout particulièrement des Américains, ont dit : "Vos conceptions sont irréelles ou, en tout cas, très partielles, vous ne tenez compte que d'une partie du monde linguistique : le monde indo-européen. Il y a une foule de langues qui échappent à vos catégories". Cet avertissement a été très utile et ces langues, notamment les langues indiennes d'Amérique que j'ai personnellement étudiées, sont très instructives, parce qu'elles nous font connaître des types de catégorisation sémantique et de structure morphologique nettement différents de ceux que les linguistes formés dans la tradition classique considéraient comme inhérents à l'esprit humain² ».

Si Benveniste soulignait la nouveauté et l'importance d'une prise de conscience du *point de vue* chez Saussure (« montrer au linguiste *ce qu'il fait*³»), chez Boas la distanciation⁴ est aussi une réponse à l'ethnocentrisme et un engagement contre les thèses racistes de l'époque, racisme dont il fait les frais en Europe et rencontre sous un autre jour en Amérique. Cinquante ans après Boas, Benveniste semble vouloir retourner sur les pas de la linguistique américaine pour comprendre par « une étude directe » (« la connaissance directe des problèmes amérindiens dans leur réalité vivante ») en quoi les langues d'Amérique impliquent un nouveau point de vue (« méthode », « approche »), mais aussi pour explorer la divergence des méthodes qui découle de l'étude de ces langues, événement qui date pour lui la séparation entre les linguistiques européenne et américaine :

Vous soulignez très justement que les tendances de la linguistique aux États-Unis sont conditionnées principalement par l'étude des langues indiennes. C'est là une des raisons majeures du divorce qui sépare aujourd'hui les méthodes américaines et européennes. C'est là aussi l'objet essentiel que je me propose. En parlant trop brièvement sans doute, de mes intentions, j'aurais dû indiquer que je voulais avant tout me rendre compte, par une étude directe, des raisons qui semblent imposer pour les langues amérindiennes une approche particulière. Mon intention n'est pas d'inventorier le travail accompli (il y a de bonnes bibliographies), mais d'étudier et de discuter les méthodes employées. En outre, je voudrais prendre une connaissance directe des problèmes amérindiens dans leur réalité vivante. C'est pourquoi j'ai choisi le Canada, où ces questions ont été relativement moins traitées qu'aux États-Unis. Ce projet est, au fond, sous une autre forme, la suite du travail d'éclaircissement commencé avec notre conférence de l'année dernière sur la sémantique⁵.

La « Conférence de sémantique » dont il est question est un autre projet (subventionné par la RF) qu'entreprend Benveniste à la suite de son premier séjour en 1950 (il avait alors enseigné à Ann Arbor dans le cadre du « *Linguistic Institute* » organisé chaque été par la *Linguistic Society of America*). Il était en effet revenu des États-Unis avec le sentiment à la fois d'une méconnaissance (et d'un divorce) des linguistiques européenne et américaine, et d'autre part d'un mauvais pas engagé par la linguistique américaine « post-bloomfieldienne » du fait de l'exclusion dans son analyse de la dimension du sens (*meaning*), et de la technicisation à laquelle en conséquence elle

¹ « Mon intention est que toutes ces esquisses de grammaire soient purement analytiques ; c'est-à-dire qu'elles se tiennent à l'écart le plus possible du point de vue des langues indo-européennes » [trad. C.L.]. Lettre de F. Boas à W. Thalbitzer du 15 février 1905, reproduite sous le titre « *A Purely Analytical Study of Language* » dans G. W. Stocking (ed.), *A Franz Boas reader, The Shaping of American Anthropology*, Chicago, The University of Chicago Press, 1974, p.178-179. Voir aussi : Franz Boas, *Introduction du « Handbook of American Indian Languages »* (1911), édition bilingue, traduction française d'Andrew Eastman et Chloé Laplantine., préface de Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2018. ; Chloé Laplantine, « À propos de l'introduction du *Handbook of American Indian Languages* : une écriture du point de vue », *Franz Boas. Le travail du regard*, sous la direction de Michel Espagne et Isabelle Kalinowski, Paris, Armand-Colin, coll. « Recherches », 2013, p.179-189.

² Émile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (entretien avec Pierre Daix pour *Le Nouvel Observateur*), *Problèmes de linguistique générale*, t. II, édition citée, p. 34-35

³ Lettre de Saussure à Meillet du 4 janvier 1894, citée par Benveniste dans « Saussure après un demi-siècle », *Problèmes de linguistique générale*, t. I, p. 37.

⁴ Cette théorie de la distance critique ne se sépare pas d'une écriture. Voir Chloé Laplantine, « La langue de Boas. Quelques remarques à propos de l'écriture de Franz Boas », *History and Philosophy of the Language Sciences*, 2017. <https://hiphilangsci.net/2017/02/16/la-langue-de-boas>

⁵ Lettre d'É. Benveniste à E. F. D'Arms, du 25 avril 1952.

aboutit¹. La Conférence a lieu à Nice du 26 au 31 mars 1951, et ne sera finalement qu'européenne. Il est intéressant de noter que la notion de signification (*meaning*) est le fil conducteur de la correspondance avec la RF, et que Benveniste en fait le thème organisateur de sa recherche à cette époque. À Edward F. D'Arms qui lui demande d'explicitier en quoi son projet sur les langues américaines et la conférence de sémantique sont liés, il répond : « Toutes les recherches que j'ai faites ces dernières années et le projet que j'ai formé ont le même dessein en vue »... « Le voyage d'enquête dont je vous ai exposé le dessein général a le même but. En termes sommaires, ma préoccupation est de savoir comment la langue "signifie" et comment elle "symbolise"² ». La recherche engagée par Benveniste sur le terrain américain ne sépare pas la langue et l'expérience qu'elle détermine. Ainsi, dans son étude du haida, il s'intéresse à la « structure classificatoire » (il effectue notamment d'importants relevés dans les recueils des *Haida Texts* (1908) et *Haida Songs* (1912) de John Swanton), ou encore à l'institution du potlatch (qui avait déjà été popularisée en France par l'étude de Mauss sur le don³), en menant dans tous les cas une analyse où la langue est l'interprétant de la réalité vécue⁴. Son approche se distingue ainsi d'un point de vue sociologique, ethnologique ou artistique ; il est proprement linguistique.

L'article controversé « Catégories de pensée et catégories de langue⁵ » (1958) rejoint le problème théorique qui traverse l'œuvre de Benveniste mais qui est posé sous un jour nouveau dans son approche des langues américaines, à savoir celui de la signifiante de la langue. Si la langue est l'interprétant de la société, les formes de la langue extraites par le linguiste correspondent-elles à des formes de pensée ? Y a-t-il symétrie, indissociation, ou relation d'interprétance de ces deux ordres ? Jusqu'à quel niveau d'analyse le linguiste rencontre-t-il la signification ? La signification appartient-elle à l'ordre de la langue ou du discours ? En même temps, « Catégories de pensée et catégories de langue » constitue une contribution au débat amorcé en Europe (Humboldt, Steinthal, etc.) et poursuivi aux États-Unis (Boas, Sapir, Whorf) sur la relation entre la langue et la pensée des peuples d'un point de vue comparatiste. Au-delà de la critique de l'ethnocentrisme qui apparaît avec l'exemple du ewe où la notion d'être telle que nous la connaissons ne se retrouve pas, l'apport de Benveniste est de poser, contre un relativisme linguistique trop borné, qu'« il est plus fructueux de concevoir l'esprit comme virtualité que comme cadre, comme dynamisme que comme structure⁶ ». La langue n'existe que sous l'aspect du discours, en tant qu'activité de langage par des sujets. Il apparaît, en explorant les manuscrits préparatoires de cet article, qu'ils contiennent une discussion, effacée dans la version publiée, intitulée « Le problème de Whorf⁷ » (Benveniste semble avoir eu le projet d'en faire plus tard un texte autonome pour *L'homme*). Il s'agit d'une critique du texte *An American Indian Model of the*

¹ « Starting with ethnolinguistics as typical of the important broad questions to which linguists might make significant contributions, B went on to develop the general thesis that linguistics has been too narrowly limited to matters which were capable of a strictly scientific approach. This has been useful in developing certain techniques in the field of linguistics, but there is now the danger that these techniques may be regarded as ends in themselves. In particular, B feels that the followers of Bloomfield are avoiding major legitimate concerns of linguistics by limiting themselves to purely formal and phonetic studies. B feels that the problem of meaning is central to any study of linguistics and on it depend any contributions which linguists can make in adjacent fields such as cultural anthropology, psychology, ect. ». Compte rendu du 7 septembre 1950 par E.F. D'Arms, concernant un entretien avec Benveniste.

² Lettre d'É. Benveniste à E. F. D'Arms du 20 avril 1953.

³ Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* paru en 1923-24 consacre un long chapitre très documenté au « Nord-Ouest américain », s'intéressant au potlatch chez les Tlingit, Kwakiutl, Haida, utilisant largement les sources de Franz Boas, John Swanton, Aurel Krause.

⁴ « Je me suis particulièrement attaché à analyser la structure classificatoire en Haida, qui reflète une catégorisation singulière du monde et qui est en même temps un procédé d'expression grammaticale. En outre, j'ai examiné dans la langue même l'expression de notions connues surtout sous leur aspect artistique ou sociologique. L'art si original des Haidas, l'institution si curieuse du potlatch qui est au centre de la vie sociale, ne peuvent être réellement compris que dans la langue et à travers la structure des termes qui les désignent », « Projet » daté du 28/3/1953, accompagnant une lettre d'Émile Benveniste à Edward F. D'Arms. RF, RG 1.2, Series 500R, Box 12, folder 113.

⁵ Voir notamment Jacques Derrida, « Le supplément de copule », *Langage*, n°24, *Épistémologie de la linguistique, Hommages à Émile Benveniste*, numéro dirigé par Julia Kristeva, Paris, Didier / Larousse, décembre 1971. Article repris par la suite (nouvelle version) dans *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972, p. 211-246.

⁶ Émile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », *Problèmes de linguistique générale*, t. I, p.73.

⁷ Voir Chloé Laplantine, « Le problème de Whorf » dans Valentina Bisconti, Anamaria Curea, Rossana De Angelis (dir.), *Filiations, réceptions, écoles dans l'histoire des sciences du langage : avant et après Saussure. Hommage à Christian Puech*, Presses de la Sorbonne nouvelle, à paraître, fin 2018.

Universe (1936) où Whorf pose qu'il n'y a pas d'expression du temps en hopi, et distingue les visions du monde hopi et anglaise sur la base d'une analyse de la langue hopi. Selon Benveniste, Whorf se trompe en voulant voir dans les formes qu'il extrait de la langue hopi une pensée explicite, c'est-à-dire une philosophie : « En réalité ce que Whorf a fait consiste en ceci : il a transcrit en termes "philosophiques" ce qui est proprement une organisation linguistique ; il a tourné en "concepts" des notions <formelles> qui ne se transforment jamais en contenu explicite mais restent des cadres morphologiques¹ ». Au contraire d'un conditionnement de la pensée par la langue, pour Benveniste il n'y a pas « de fatalité linguistique <initiale>. dans l'orientation de la pensée, du fait de la langue² » (une langue peut ne pas marquer de différence entre le passé, le présent et le futur et développer une science précise du compte du temps). Loin de concevoir une langue qui imposerait une vision unitaire de l'univers, une analyse linguistique qui mènerait à la structure inconsciente de la pensée, Benveniste conçoit une virtualité (ou vitalité) de la langue, l'infinité des expériences que le discours rend possible.

Chloé LAPLANTINE
CNRS – UMR 7597 Histoire des Théories Linguistiques

¹ Manuscrit conservé à la BnF, Papiers d'Orientalistes, 63, Don 06.15, Pochette 4, f°7.

² *Idem.*